

Dimanche dernier, le 9 novembre, l'Église Catholique a célébré la fête de la Dédicace de la basilique Saint-Jean-de-Latran, une fois sa construction achevée, en l'an 324. Pour moi, cette même journée avait les couleurs du souvenir d'une déconstruction : la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989.

J'ai visité le Latran pour la première fois il y a près de trente ans. Mais le véritable point culminant de ce voyage en Italie fut ma visite à la basilique de Saint-François à Assise. Pour ceux nés, comme moi, en Europe de l'Est, un tel pèlerinage n'était devenu possible qu'après la chute du mur de Berlin. Je me souviens encore du choc provoqué par la beauté des fresques racontant la vie de Saint-François et de la clarté spirituelle inattendue qui semblait remplir l'air.

Si quelqu'un m'avait dit ce jour-là que la basilique serait un jour secouée et que ses pierres s'écrouleraient, je n'aurais pas voulu le croire. Et pourtant, c'est ce qui s'est passé. Quelques années plus tard, des tremblements de terre ont déchiré la voûte et fait s'effondrer certaines parties du toit. Ce qui semblait immuable, solide, s'est révélé fragile.

Nous avons tous en tête des sanctuaires qui nous sont chers, des lieux qui façonnent notre identité, qui semblent permanents et solides, mais qui révèlent leur vulnérabilité. En 2019, nous avons assisté avec horreur à l'incendie de Notre-Dame de Paris. Voir la cathédrale brûler, c'était sentir l'histoire elle-même trembler.

Ici, à Marseille, si une catastrophe venait à frapper Notre-Dame de la Garde, la tristesse du peuple marseillais serait immense. Et votre propre église, Sainte-Anne, dont je guette la silhouette chaque fois que je passe devant, juste pour m'assurer qu'elle est toujours là, au cœur de votre quartier, est également un signe : une présence constante, un rappel de la présence de Dieu au milieu de la vie quotidienne.

Il y a de nombreux lieux saints détruits par la haine, la guerre, les catastrophes naturelles ou même le progrès poursuivi sans sagesse. Ces espaces sont plus que de la pierre et des ornements : ils sont porteurs d'identité, d'un sentiment de proximité avec Dieu.

Tel était le Temple de Jérusalem. Reconstitué et embelli sous Hérode le Grand –cet Hérode que nous connaissons grâce à l'histoire de Noël, violent et capricieux, mais capable d'œuvres monumentales. Achevé longtemps après sa mort, le Temple ne resta debout que peu de temps avant d'être méthodiquement détruit pendant la guerre avec les romains. Sa chute déchira profondément l'âme juive, car le Temple était le signe de la présence et de la protection bienveillantes de Dieu.

Il n'est donc pas étonnant que les disciples aient demandé à Jésus quand ces pierres massives s'écrouleraient et quel signe accompagnerait une telle dévastation. Serait-ce la fin de l'ancien ordre ?

Comme eux, nous aimerions déchiffrer les signes de notre époque.

Car nous ne pouvons nier le sentiment que tout est en train de s'effondrer. Comment ne pas être anxieux ? Nous nous demandons : combien de temps avant que la guerre n'atteigne nos frontières ? Avant que la Terre ne devienne trop chaude, l'eau trop rare ? Avons-nous encore le temps de réparer ce que nous avons abîmé ?

Tourmente politique, sociétés en ébullition, crise environnementale : sont-ils les signes de la fin ?

Tout cela n'est pas entièrement nouveau. Chaque époque porte le poids de la fragilité et de l'orgueil humains, des gouvernants qui trompent ou échouent. Ces souffrances font partie de notre condition déchu.

Pourtant, nous sommes un peuple de foi. Nous prions chaque jour : « Que ton règne vienne. Que ta volonté soit faite. »

Et le Christ nous demande, comme il l'a demandé à ses premiers disciples : « Pourquoi ne savez-vous pas interpréter le temps présent ? » (Luc 12,54)

Le temps que nous sommes appelés à comprendre n'est pas simplement le temps de l'histoire, avec ses cycles incessants de violence, d'injustice, de pauvreté et de catastrophes.

Non, le Christ nous invite à reconnaître le temps de la visitation de Dieu : les moments où la grâce fait irruption dans le monde, où le pardon, la paix et une vie nouvelle sont offerts gratuitement. La visitation de Dieu ne s'accompagne pas d'un tremblement de terre ou d'un incendie, mais se produit dans le calme d'une nuit à Bethléem ; et depuis cette crèche, le long du chemin vers la Croix, à travers la mort vers la vie, Dieu ne nous conduit pas vers une destruction finale, mais vers l'accomplissement pour lequel nous avons été créés : la communion avec Lui.

Alors, comment vivre ici et maintenant ? Comment concilier une analyse honnête du monde et l'espérance de notre foi ?

C'est facile de désespérer, de devenir insensible, de laisser la fatigue l'emporter.

Mais c'est précisément maintenant, alors que le monde semble le plus sombre et le plus désordonné, au bord de l'effondrement, que les chrétiens sont appelés à réagir avec courage, résilience et un témoignage authentique. Aujourd'hui, alors que les blessures anciennes et le mal systémique semblent insurmontables, nous devons témoigner sans crainte ni honte de l'Évangile qui libère.

Telle est notre vocation : rester debout face à la confusion qui règne dans le monde.

Et saint Paul rappelle aux Thessaloniciens – et à nous-mêmes – : « Ne vous lassez pas de faire le bien » (2 Thess 3,13). Persévérez, même lorsque le chemin est difficile. Œuvrez pour la justice. Suivez la voie de Dieu, quel qu'en soit le prix.

Notre espérance ne repose pas sur des structures construites par des mains humaines, aussi impressionnantes soient-elles. Certaines s'effondreront. Certaines doivent même s'effondrer, comme le mur de Berlin, pour faire place au royaume de Dieu. Les fragments de ce mur, dispersés à travers le monde, restent les signes d'un avenir autrefois inimaginable, mais qui n'est pas hors de portée de Dieu. Dieu continue à visiter son peuple, nous transformant pour faire partie d'une nouvelle création.

Car le temple qui demeure est la demeure que Dieu lui-même choisit :

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? »
écrivait Saint Paul aux Corinthiens (1 Cor 3,16)

Il y a quelques jours, le 1er novembre, le pape Léon a déclaré le cardinal John Henry Newman (1801-1890) docteur de l'Église. Newman fut prêtre anglican avant d'entrer dans l'Église catholique romaine. Il reste un pont entre nos communautés, un modèle de sainteté et un théologien subtil et lumineux. Ses écrits peuvent sembler exigeants, mais il a un poème, d'une simplicité désarmante, qu'il a écrit il y a presque 200 ans - jeune prêtre, retenu en Italie par la maladie, nostalgique de son pays natal. Lorsqu'il a enfin embarqué à Palerme sur un petit bateau à destination de Marseille, il a composé ces vers :

*Guide-moi, douce lumière,
Au milieu des ténèbres qui m'entourent,
Guide-moi !
La nuit est sombre, et je suis loin de chez moi,
Guide-moi !
Soutiens mes pas ; je ne demande pas à voir
Le décor lointain — un pas, à la fois, me suffit.*

Mise en musique, cette prière a traversé les ténèbres de l'histoire : chantée dans un canot de sauvetage du Titanic ; dans les tranchées de la Première Guerre mondiale ; par des femmes conduites vers les camps de concentration ; elle fut chère à Mahatma Gandhi. Elle parle encore à tous ceux qui avancent dans l'incertitude.

Lorsque la nuit semble sombre et le chemin incertain, nous aussi, nous pouvons prier : Guide-moi, douce Lumière, un pas, à la fois, suffit pour moi.

Et tandis que nous prions ainsi, ici à Sainte-Anne, et dans mon église nous remettons notre vie, notre ville, notre monde entre les mains de Celui qui est notre lumière, notre espérance et notre paix.

Amen.